



HAL
open science

La sacralité des eaux. Du paganisme au christianisme. Séance du 22 février 2017

Anca Dan

► **To cite this version:**

Anca Dan. La sacralité des eaux. Du paganisme au christianisme. Séance du 22 février 2017. Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 2024, 2017, pp.111-118. hal-04481113

HAL Id: hal-04481113

<https://hal.science/hal-04481113>

Submitted on 6 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Séance du 22 février 2017

La sacralité des eaux. Du paganisme au christianisme

Anca DAN, a.c.n.

Le manuscrit Suppl. Gr. 247 de la Bibliothèque nationale de France, contenant une copie du ^{x^e-xi^e} siècle des *Thériaques* de Nicandre de Colophon, présente au feuillet 18v une mise en scène du dieu-fleuve Kaystros et de la cité (homonyme à un fleuve, à une montagne, à une vallée et à une plaine) Kilbis, au pied du mont Tmolos (fig. 1). Les deux personnages sont assis près de deux temples, l'un grec tétrastyle (probablement un Parthénion pour Artémis-Anahita mentionné dans les vers 630–635) et l'autre surmonté d'un trident, caractéristique d'un dieu anatolien (probablement le Dios Hiéron, dessiné au feuillet 18r (fig. 2) mais sans correspondance dans le texte de Nicandre). Les dieux anthropomorphes ont des têtes tourelées et nimbées. Nous pensons que ces représentations remontent à un archétype tardo-antique, que nous situons, à titre d'hypothèse, dans les cercles néoplatoniciens de l'Alexandrie des ^{iv^e-vi^e} siècle après J.-C. Cet archétype du manuscrit a pu reprendre une image d'époque romaine impériale (II^e-III^e siècle), qui représentait la « prairie asienne » (Ἰσθμὸς Λαίμων, selon l'Iliade 2.461) par l'association stéréotypée d'un dieu-fleuve et d'une Tyché de cité, selon le groupe statuaire d'Antioche sur l'Oronte, fait par Eutychidès au début du III^e siècle av. J.-C. (voir A. Dan, « Die heiligen Kaystros und Kilbis im Byzanz der Makedonischen Zeit. Anmerkungen zum Parisinus Suppl. Gr. 247 fol. 18r–v. », dans A. Külzer, M. Popovi (éd.), *Space, Landscapes and Settlements in Byzantium : Studies in Historical Geography of the Eastern Mediterranean*, *Festschrift Johannes Koder*, Vienna-Novi Sad, 2017, p. 75-112).

Le contraste de ces représentations avec l'opposition constante des théologiens chrétiens envers les cultes païens des eaux, d'une part, et une certaine continuité dans l'adoration des eaux en tant qu'outil de purification ou lieu du sacré, d'autre part, nous a poussée à discuter des continuités et des ruptures

dans la perception et l'adoration des eaux, entre les différentes cultures païennes de la Méditerranée antique et le christianisme. En effet, si nous reconnaissons que certains aspects communs de l'adoration et du respect envers les cours d'eau peuvent apparaître de manière spontanée dans des cultures totalement indépendantes, d'autres – comme les attributs, l'iconographie, le choix d'un lieu sacré – s'expliquent seulement par la rencontre des différentes cultures. Nous nous sommes focalisée sur ces derniers, et avons structuré cette intervention en trois parties : les constantes (parmi lesquelles nous avons compté le fleuve en tant qu'axe et frontière, tel le Nil d'Hérodote, 2, 16-19) ; les différences (en nous référant aux distinctions environnementales et culturelles qui ont déterminé les clivages dans les approches des eaux) ; une synthèse (pour évoquer, d'une part, l'évolution des représentations de la sacralité des eaux, de la Mésopotamie jusqu'aux dieux-fleuves du Paradis et, d'autre part, l'héritage païen, oriental et occidental, des chrétiens).

La continuité dans la perception des fleuves en tant qu'axes transparait aussi bien dans la féminité des eaux vives, coulantes, douces, dans le domaine indo-européen (du Gange à la *dea Sequana* ou encore à l'irlandaise Boann), que dans la masculinité, la violence, le caractère guerrier des cours d'eau proche-orientaux, grecs et finalement romains. Sans doute sous l'influence des adorateurs d'Abzû, les Grecs de l'Égée ont élaboré leur imaginaire d'un fleuve viril, protecteur de la communauté (tel le Scamandre dans l'*Iliade*, 21, 233-242, illustré dans l'*Ilias Ambrosiana*, fr. 46-47 ; voir A. Dan, « Perceptions et représentations des fleuves dans l'Antiquité : quelques réflexions », dans Anca DAN, Stéphane LEBRETON (éd.), *Études des fleuves d'Asie Mineure dans l'Antiquité*, Arras, 2018, vol. 1, p. 23-75). On a représenté cette force surnaturelle sous des traits animaux (en particulier de taureau anthropomorphisé, sur des monnaies à partir du ^ve siècle avant J.-C., dans la continuité de l'imaginaire proche-oriental et anatolien des dieux aquatiques de la tempête), avant de mettre au point l'image généralisée du dieu-fleuve couché, entouré de ses attributs indiquant la fertilité et la navigation, qui a culminé avec les représentations du Nil, entouré des enfants symbolisant les coudées de sa crue. Quant à la continuité dans la vision des fleuves en tant que frontières, entre deux pays ou deux mondes, principe fondamental de l'ordalie, de la révélation du charisme ou même du baptême, on doit se rapporter désormais aux épisodes mythiques et historiques, recueillis et magnifiquement commentés par Stéphanie Anthonioz (*L'eau, enjeux politiques et théologiques, de Sumer à la Bible*, Leyde, 2009)

et Jean-Luc Desnier (*De Cyrus le Grand à Julien l'Apôstat, le passage du fleuve : essai sur la légitimité du souverain*, Paris, 1995). Ils s'appuient, tous les deux, sur les travaux pionniers de Dominique Briquel, le premier à avoir clairement mis en évidence de rôle de l'eau vive dans la révélation du feu, signe divin.

Les différences dans la perception de la sacralité des eaux entre les différentes cultures en contact autour de la Méditerranée s'expliquent, à notre sens, aussi bien par un environnement distinct que par des innovations culturelles spécifiques. L'empreinte environnementale peut être vue, selon nous, dans la connotation négative des eaux salées chez les Iraniens. L'association des eaux de mer avec les déserts, contaminés par le démon Anra Mainyu/Ahriman (*Bundahišn*, IV, 27 ; *Grand Bundahišn*, 6B, 15 ; *Žādspram*, 3, 17-25), pourrait être un écho éloigné des problèmes récurrents de salinisation, et finalement d'abandon obligé des champs irrigués, depuis le III^e millénaire avant J.-C. au Proche-Orient. Le contraste avec les Grecs, adorateurs des eaux coulantes indépendamment de leur douceur, apparaît clairement dans les références au passage de l'Hellespont par Xerxès (Eschyle, *Perses*, 745-750 ; Hérodote, 7, 33-35 ; voir A. Dan, « Grecs et Perses sur les Détroits : le démon enchaîné et la démesure du Grand Roi », dans *Ancient West and East*, t. 14, 2015, p. 191-235). En effet, loin d'être responsable de l'*hybris*, le Grand Roi pouvait se voir comme un continuateur des bons rois iraniens des origines, qui avaient remis l'ordre dans le monde en enchaînant des démons. En plus, l'offrande d'une coupe, d'un cratère en or et d'un *akinakès* pourrait être une imitation des pratiques grecques, montrant la piété du maître du monde iranien, cosmopolite. Quant à la différence culturelle dans l'adoration des eaux, elle peut être illustrée par l'étude d'Okéanos, le grand dieu-père sans culte propre. Si les Egyptiens et les peuples proche-orientaux semblent avoir partagé la même image d'un monde hémisphérique ou sphérique, à l'intérieur duquel la terre était un tambour ou un disque flottant sur une mer primordiale, les Grecs se sont intéressés de près à ce courant qui entoure le cosmos. Au IV^e siècle avant J.-C., Aristote (*Météorologiques*, 1, 9, 346b16-347a12) identifie ce fleuve cosmique de l'Océan avec le circuit des eaux dans la nature. Loin d'être un anachronisme au service des démonstrations aristotéliennes en faveur de la sphéricité du monde, cette interprétation est soutenue par les références anciennes, grecques et latines, à un Okéanos source de toutes les eaux (*Iliade*, 21, 195-197), de tous les dieux (*Iliade*, 14, 246) et de toutes les choses (Thalès, Diels-Kranz 11A12, chez Aristote, *Métaphysique*, 1, 3, 983b ; cf. Virgile, *Géorgiques*, 4, 382).

Certes, cette représentation a pu être régulièrement contestée par les tenants d'une approche entièrement empirique du monde – tel Hérodote (2, 23 ; 4, 36), incapable de trouver un véritable fleuve Océan au bout des terres. Toutefois, il faut reconnaître que les développements abstraits mais rationnels des philosophes grecs, inventeurs d'un Océan beaucoup plus vaste que l'Atlantique, ont créé les prémices nécessaires au développement de la science occidentale, qui a imposé même avant de pouvoir démontrer l'idée de la sphéricité de la Terre et de ses systèmes.

En guise de synthèse, nous pouvons aujourd'hui suivre, au-delà des clivages civilisationnels, la continuité de représentation et de culte des dieux-fleuves forts et féconds, de la Mésopotamie, en passant par la Grèce et Rome, jusqu'aux chrétiens qui, au VI^e siècle après J.-C., représentaient selon des modèles païens les dieux-fleuves du Paradis dans une église de Qasr Libya. Au-delà des tabous et des réformes, nous reconnaissons dans le baptême chrétien la vieille fonction du fleuve proche-oriental en tant que frontière discriminante, permettant l'accès à une nouvelle vie. Enfin, par-dessus les révolutions scientifiques, nous reconnaissons toute la contribution des Grecs à notre civilisation, occidentale et chrétienne. C'est pourquoi nous continuons à lire Élisée Reclus et son *Histoire d'un ruisseau* (Paris, 1869) : « L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. [...] Toutefois, notre regard n'est point assez vaste pour embrasser dans son ensemble le circuit de la goutte, et nous nous bornons à la suivre dans ses détours et ses chutes depuis son apparition dans la source jusqu'à son mélange avec l'eau du grand fleuve ou de l'océan. »

M. Dominique BRIQUEL, m.r., se félicite de cette masse de documents qui met en valeur la complexité des types de représentations. Les divinités de l'eau semblent toujours du côté des vaincus, leur rôle est négatif, reconnaissant la supériorité du héros. On retrouverait cette notion dans l'histoire du combat de Jacob avec l'Ange. M^{me} DAN rend hommage aux travaux fondamentaux de M. BRIQUEL, de Jean-Luc Desnier et Stéphanie Anthonioz. M^{me} Annie CAUBET signale l'usage qu'avaient les pharaons égyptiens et souverains assyriens de tremper leurs armes dans la mer (la Méditerranée) ou dans le fleuve (l'Euphrate), lorsqu'ils avaient atteint cette limite à l'issue de leurs conquêtes. M^{me} DAN rapproche cet usage de celui des Celtes qui baignaient leurs armes à la marée mais souligne l'originalité du geste de Xerxès jetant une coupe, un cratère et un poignard *akinakès* dans l'Hellespont. Alexandre, lui, sacrifie en plus des chevaux, tandis que Xerxès ne souille pas les eaux avec du sang. Cela rappelle à M^{me} Claude BRENOT, m.r., les nombreuses trouvailles

de monnaies jetées dans les eaux en Gaule. M. François QUEYREL, m.r., est d'avis que les figurations de dieux aquatiques sur le manuscrit byzantin (Paris, Supplément grec 247 f. 18v) reprennent des thèmes classiques avec une sorte de surenchère dans les attributs, comme la présence de la couronne crénelée, ici réinterprétée. M^{me} DAN est d'opinion que le manuscrit byzantin s'inspire de traditions de l'antiquité tardive, étant peut-être lié aux milieux néoplatoniciens alexandrins : le nimbe trouve de bons parallèles dans des tissus coptes figurant des Saisons nimbées. L'intérêt des néoplatoniciens pour le haut cours du Caystre s'inscrit dans leur volonté de ressusciter les traditions locales païennes, devant l'avancée du christianisme. Plusieurs interprétations sont possibles pour le temple au centre de l'image, peut-être le temple d'Artémis d'Ephèse, un Parthénion ou le tombeau de Gygès (Nicandre, *Thériaques*, 630-635) ou le héroôn d'Arias et de Caystrius (Strabon 14.1.45), mais pour M^{me} DAN la plus probable est l'identification avec le Parthénion d'Artémis Koloênè dans la région d'Hypaita (selon le témoignage de Pausanias 5.27.5-6, cf. 3.16.8, brillamment mis en lien avec des monnaies impériales par Louis Robert, « Monnaies grecques de l'époque impériale », dans *RN* 18 (1976), 25-56 ; cf. « Documents d'Asie Mineure », dans *BCH* 106/1 (1982), 309-378, et *BCH* 107/1 (1983), 497-599. Pour M. Hubert ZEHACKER, m.r., ce sujet immense lui fait venir à l'esprit deux exemples de fleuve frontière : le Rubicon bien sûr et le Jourdain du Baptême par saint Jean-Baptiste. M. Michel POIRIER, m.r., voit dans le thème du Baptême une rupture dans la vision de la sacralité des eaux tandis que M. BRIQUEL et M^{me} DAN insistent sur la continuité de la perception de l'eau douce et vive comme espace de passage (vers une autre vie).



Fig. 2 – Paris, BnF, Ms. Suppl. Gr. 247, fol. 18.